

SIMONE WEIL
JOE BOUSQUET

SΦ fr 512^E
-12°

CORRESPONDANCE



L'Age d'Homme

Le Bruit du Temps

Le Bruit du Temps

CORRESPONDANCE

S.Φ.

E

L'AGE

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Amour	15
Simone Weil à Joë Bousquet	17
Joë Bousquet à Simone Weil	23
Simone Weil à Joë Bousquet	29
Joë Bousquet à Simone Weil	31
Simone Weil à Joë Bousquet	37

Collection *Le Bruit du Temps*
dirigée par Gérard Joulié, Jil Silberstein
avec le concours du Revizor

Acq. 97540

© 1982, by Editions l'Age d'Homme S. A., Lausanne

Avant-propos

La rencontre a lieu un soir de mars 1942. Simone Weil, qui habite Marseille depuis le mois de septembre 1940, attend les documents nécessaires à son départ pour les Etats-Unis, via Casablanca. Son dessein : mettre ses parents en sécurité à New York, où les attend son frère André, le mathématicien, pour être ensuite à même de gagner l'Angleterre et de participer activement au combat contre les forces de l'Axe. Une seule crainte la hante : qu'en quittant son pays, sa vie puisse devenir plus douce qu'en cette zone non-occupée mais néanmoins sévèrement rationnée où, après beaucoup d'hésitations, elle a accepté de suivre les siens, laissant Paris aux mains des troupes allemandes. Une seule idée l'obsède : mettre sur pied, défendre, faire admettre aux autorités de la France Libre groupées à Londres autour du général de Gaulle son *Projet de formation d'infirmières de première ligne*¹.

¹) *Ecrits de Londres*, Gallimard 1957, pp. 187-195.

Depuis quelques années, de fait, depuis l'entrée des Allemands à Prague le 15 mars 1939 pour être plus précis, Simone Weil a cessé de se montrer pacifiste résolue et militante. Non qu'elle ait condamné son attitude antérieure. Simplement, refusant de se voir coupée de son peuple souffrant, dans ce grand malheur qui s'est abattu sur la France elle a choisi le seul parti qui convînt à son caractère entier et miséricordieux jusqu'au supplice : l'action. L'on sait aujourd'hui qu'un tel choix ne fut pas pris à la légère², et l'on jugera mieux de son ampleur comme de ses conséquences si l'on tient compte de ce fait qu'à coup sûr, c'est l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait, une fois à Londres, d'être vraiment active, qui la précipita vers une mort atroce et déchirante. Atteinte de tuberculose, refusant de se laisser soigner et même de s'alimenter — depuis des années elle se limitait à de dérisoires rations en communion avec les prisonniers et les victimes en général — elle devait s'éteindre, désespérée, le 24 août 1943, au sanatorium d'Ashford, à l'âge de 34 ans.

Qu'était donc ce *Projet de formation d'infirmières de première ligne* qui occupe une partie de la correspondance avec Joë Bousquet, auquel Simone tenait de toute sa tenace passion, et qui devait inspirer à Charles de Gaulle cet abrupt

²) Sur Simone Weil, consulter le *Simone Pétrement : La vie de Simone Weil*, en deux volumes, Fayard 1973. Concernant son renoncement au pacifisme, voir Tome II pp. 220-224.

verdict : « Elle est folle » ? Qu'était-il, non pas fou mais taillé à la mesure d'une âme hantée par la souffrance des autres, le partage et par le sacrifice ? A lire le magistral ouvrage que Simone Pétrement consacre à son amie (cf. note 2), il fait peu de doute qu'il dérivait d'un premier projet non exaucé de se voir parachutée, au sein de troupes d'intervention, en Tchécoslovaquie occupée. Ne pouvant tolérer la pensée que des soldats blessés agonisaient interminablement et dans une solitude inhumaine faute de soins même sommaires, elle en vint à la résolution suivante : constituer à tout prix un petit groupe d'infirmières qui, « *ayant fait sacrifice de leur vie, se consacraient à soigner et à assister en plein combat les blessés et les mourants* »³. Il va de soi qu'elle-même ferait partie de cette formation expédiée aux premières lignes du front et qui devrait « *en principe se trouver toujours aux endroits les plus périlleux, pour faire du « first aid » en pleine bataille* »⁴. Porter secours, ou tout au moins le réconfort spirituel aux condamnés, et ce au péril de sa propre existence : voilà donc ce qui convenait à cette âme d'exception. Jamais elle ne démordit de son idée, puisqu'elle seule lui permettait de ne pas devenir « folle » - véritablement cette fois. Pas un instant elle ne cessa ses démarches afin de la voir aboutir.

³) Ibid., Tome II pp. 266-267.

⁴) *Ecrits de Londres*, p. 188.

Pour l'heure, nous sommes encore à Marseille en 1942. Aux environs de Pâques, Simone qui, il y a quatre ans exactement, lors d'un pèlerinage à Solesmes, a senti entrer en elle, « *une fois pour toutes* » selon ses propres termes⁵, la Passion du Christ, s'apprête à se rendre à l'abbaye bénédictine d'En-Calcat (Dourgne, dans le Tarn), y écouter des chants grégoriens. Assister aux offices est devenu pour elle un fait assez coutumier — même si elle ne peut se résoudre à embrasser la religion catholique. Au cours de ce voyage, un ami l'accompagne : Jean Ballard, le directeur de la célèbre revue aujourd'hui disparue, les *Cahiers du Sud* qui devaient accueillir quelques-uns des admirables articles de Simone (« *L'agonie d'une civilisation vue à travers un poème épique* », « *L'Avenir de la science* », « *L'Illiade ou le poème de la force* »...). C'est justement Jean Ballard qui lui a parlé de Joë Bousquet, avec qui il prépare la publication du *Génie d'Oc et l'homme méditerranéen* (*Cahiers du Sud*, 1943). Profitant de l'aubaine, vivement interpellée par la personnalité et le tempérament du poète de Carcassonne, Simone demande à lui parler.

Joë Bousquet, on le sait sans doute, est cloué depuis le 27 mai 1918 à son lit de douleur. La balle qui l'a atteint ce jour-là en pleine poitrine avant de toucher le corps vertébral l'a, en effet, laissé paralysé à vie des membres inférieurs. Cet

⁵) *Attente de Dieu*, La Colombe 1950, p. 75.

officier distingué pour son courage et qui se destinait après la guerre aux Hautes Etudes Commerciales reçoit alors, bien mince et pourtant immense consolation, le don de poésie. Ecrivain bientôt reconnu (*La Tisane de sarments*, Traduit du silence...), il voit affluer à son chevet des hommes aussi célèbres que Paulhan, Ernst, Valéry, Cassou, Benda, Eluard, Aragon... C'est qu'un climat exceptionnel se dégage de la « chambre » de la rue de Verdun, bourrée de livres, encombrée de gravures. C'est aussi que cet homme a su, au milieu de souffrances constantes, accueillir en lui et faire croître quelque chose d'une aura spirituelle que beaucoup lui ont enviée (puissent-ils, ceux-là, du moins avoir réalisé ce que son attitude impliquait de force morale et taisait d'indicible solitude. « *Tu voulais ma paix — s'écrie le saint de Lumbres* ⁶ — *viens la prendre !* »).

Ici, dans cette pièce sombre et magique, en présence de l'homme à tête d'oiseau de nuit, les projets naissent, s'élancent, s'élaborent, aboutissent. Ici les voix s'appellent, convergent. Il y a quelque chose d'à la fois intense, survolté et religieux dans cette ferveur. En une quinzaine d'années, Bousquet ne publie pas moins de... quinze livres.

La rencontre promettait d'être marquante. Elle le fut. Simone ne pouvait manquer de percer à jour la détresse intérieure de son infortuné ami

⁶) Il s'agit des ultimes paroles de *Sous le Soleil de Satan* de l'admirable Georges Bernanos.

qui savait pourtant si bien donner le change. N'aurait-ce été que pour lui porter réconfort, elle aurait fait, j'en suis certain, la route. Car tel était son cœur. Mais de même qu'elle avait pris l'habitude de s'ouvrir à des prêtres, de les interroger, de leur soumettre ses objections à l'endroit de l'Eglise catholique — et elles étaient légion ⁷ — elle voyait en Bousquet, ancien officier de l'armée française et fort d'une expérience cruciale, un excellent interlocuteur pour discuter et affiner son *Projet*.

Pour Joë, Simone, extraordinaire autorité spirituelle, représentait l'aubaine inespérée d'une rencontre qui pût enfin se situer bien au-delà des apparences et des échanges littéraires.

Unique, inoubliable nuit de discussion, et qui devait rester la seule ! D'elle naquit une amitié entière, motivée, en ces circonstances critiques, par l'unique souci d'échange, de vérité... comme en témoignent ces quelques lettres rassemblées — épîtres bouleversantes du cœur et de l'esprit.

Etant fait mention, au fil des pages, de *Love*, ce poème de George Herbert qui eut sur Simone Weil une si grande influence, j'ai cru bon de le faire précéder cet échange tout entier empreint d'Amour et de miséricorde.

Jil Silberstein

⁷) *Lettre à un religieux*, Gallimard 1951.

Nous remercions chaleureusement Mmes Patau-Bousquet et Ballard, ainsi que le professeur André Weil, qui nous ont aimablement autorisés à reproduire ces lettres parues une première fois dans les « Cahiers du Sud ». Que pour leur aide, M. le professeur Devaux et Mme de Lussy, qui nous ont permis d'accéder aux documents originaux, trouvent ici l'expression de notre vive reconnaissance.